

FAYAT Henri, né le 23 janvier 1900 à Lagraulière (Corrèze) dans une petite propriété du lieu dit « Les Barrières » où son père exerçait une activité de tisserand. Marié à Marie-Madeleine Auboiroux née en Algérie, trois enfants dont deux garçons, Georges 19 ans en 1944, René, 15ans et une fille Marie-Madeleine , 6 ans. Henri Fayat tenait une boucherie avec son épouse à Seilhac, 12 rue Henri de Bournazel depuis les années 1920. Il entretenait des liens d'amitié avec Edmond Michelet (qu'il retrouvera en camp de concentration), représentant de commerce en épicerie qui lui écoulait ses produits de conserves et salaisons. Tôt le matin du 9 juin 1944, son fils Georges, prévenu de l'arrivée des SS » à Montargis de Seilhac s'enfuit précipitamment avec le pâtissier Jovy et le maçon Poumier à travers bois vers le lac de Bournazel . Ils ne reviendront dans le bourg que dix jours plus tard. Henri Fayat, victime d'une bronchite, est pris par les « SS » dans son lit, à côté de la boucherie et conduit devant la pharmacie Lajoinie et la poste, dans la maison Brunie puis devant le château de Seilhac. Avec toutes les autres victimes de la rafle du 9 juin dans le bourg, il est transféré en début de soirée à la Manufacture de Tulle où sont rassemblés les tullistes pris le matin à Tulle. Le lendemain, 10 juin, il est déporté vers Compiègne via Limoges, Poitiers et vivra le terrible trajet du « Convoi de la mort » du 2 au 5 juillet 1944 jusqu'à Dachau (matricule 76802) puis sera transféré à Natzweiler. Il périra à 44 ans, le 3 novembre 1944 à Dachau sous les yeux d'Edmond Michelet et Georges Auboiroux qui préviendront la famille à leur retour des camps en 1945.

*« Qui n'a pas séjourné, ne fût-ce que cinq minutes, chez Ragot, ne peut se faire une idée de l'horreur du tableau ni surtout de la puanteur des lieux. Nous prenions notre courage à deux mains, Auboiroux et moi, avant d'en franchir le seuil. Ragot, lui, semblait ne pas faire attention à l'odeur putride, apparemment insensible à l'infection de l'atmosphère. Il avait une tendresse bourrue pour ses malades, les appelait « mon petit » en leur tapant affectueusement dans le dos. Quand il leur restait assez de force pour se lever avant d'arriver aux lavabos, il arrivait souvent à ses clients de se vider sur le plancher d'une traînée répugnante. C'est chez Ragot qu'au matin du jour des morts 44 - il neigeait ce jour-là - le pauvre Fayat s'en*



Henri FAYAT, au milieu

*est allé, dans un dernier hoquet. Quand il sentit venir le moment, il fit une grimace douloureuse. Les yeux déjà vitreux, sa main moite dans la mienne, il gémissait :*

*-Dire que je ne reverrai plus le clocher de Seilhac, derrière les châtaigniers, à gauche quand on revient d'Uzerche et les grands sapins qui sont sur la crête... »*

« Rue de la Liberté » - Edmond Michelet.

(Texte rédigé par Patrick Teyssandier, Peuple et Culture à Tulle en avril 2005 sur les indications de Madame et Monsieur Georges Fayat, le fils d'Henri Fayat, la famille Raymond, bouchers à Seilhac et un extrait de l'ouvrage « Rue de la liberté » écrit par Edmond Michelet.

